Traduction et traumatisme

Élise Pestre, Fethi Benslama

► To cite this version:

Élise Pestre, Fethi Benslama. Traduction et traumatisme. Recherches en psychanalyse, 2011, Perspectives contemporaines / Current Perspectives, 1 (11), pp.18-28. 10.3917/rep.011.0018 . hal-01507728

HAL Id: hal-01507728

<https://hal.science/hal-01507728>

Submitted on 13 Apr 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Traduction et traumatisme

Élise Pestre, Fethi Benslama,

« Dans les limites où elle est possible, où tout du moins elle paraît possible, la traduction pratique la différence entre signifié et signifiant. Mais cette différence n'est jamais pure, la traduction ne l'est pas davantage et, à la notion de traduction, il faudrait substituer une notion de transformation : transformation réglée d'une langue par une autre, d'un texte par un autre. Nous n'aurons et n'avons en fait jamais eu affaire à quelque transport de signifiés purs que l'instrument – ou le « véhicule » – signifiant laisserait vierge et intact, d'une langue à l'autre, ou à l'intérieur d'une seule et même langue. »

Jacques Derrida, « Sémiologie et grammatologie »

La barbarie qui s'est déchaînée au cours du XX^{ème} siècle a initié, dans un après-coup, nombre d'interrogations clinico-théoriques à l'égard des populations survivantes de ces tragédies collectives¹. Lorsqu'un sujet a connu des situations extrêmes et qu'il a frôlé la mort, des traumatismes peuvent se former à partir de cette actualité qui a fait effraction dans sa vie. De tels événements, bien qu'ancrés dans le présent, détiennent une potentialité traumatique capable de désorganiser en profondeur les fondations narcissiques du sujet, atteignant ainsi le cœur de son identité. La cruauté humaine a en effet le pouvoir d'attaquer l'édifice subjectif et social qui est au fondement de l'être au monde.

Les effets sur le sujet des tentatives de déshumanisation, infligées par des hommes sur d'autres hommes, posent la question d'une rupture épistémologique dans l'histoire du traumatisme. Pour la première fois, l'hypothèse d'un événement historique exogène si violent et totalitaire qu'il demeurerait en dehors de toute possibilité d'intégration subjective, a émergé. Revêtant une dimension nouvelle, l'impact du « trauma extrême », dont les composantes sont tout autant politiques, sociales que psychiques, est alors venu réinterroger certaines théories psychanalytiques qui évacuaient la dimension événementielle externe au seul profit de l'événement interne et fantasmé.

Par la suite, on a observé cliniquement la façon dont les populations survivantes de ces meurtres de masse sont amenées à répéter, au-delà de leur propre génération, et par le truchement de leur descendance, un passé collectif qui leur a échappé. Dans

¹ On pense notamment aux génocides arménien, juifs, cambodgien et rwandais mais également à des violences d'Etat opérées de manière systématique sur des populations civiles comme par exemple en Amérique du sud lors des dictatures militaires des années 1970-1980. Même si ces formes de violence diffèrent et ne doivent pas être confondues – le génocide d'un peuple n'est pas assimilable à des violences faites sur un militant, par exemple – la menace vitale qui s'ensuit, l'exil et le sentiment d'expulsion politique constituent généralement un point de jonction entre tous ces sujets « tombés hors du monde ». ZALTZMAN Nathalie (1998), *De la guérison psychanalytique*, « Épîtres », Paris, PUF, p. 82. L'auteur reprend les mots du héros Hannibal de D.-C. Grabbe évoqué par Freud dans *Malaise dans la civilisation*, (1929), Paris, PUF, 1971, p. 6.

certains cas, la descendance se constitue comme seul continent récepteur des maux en souffrance des ascendants survivants. La puissance de la violence collective vécue a souvent rendu silencieux les aïeux saufs, qui ne sont toutefois pas indemnes de ce passé cruel. Dans ce contexte de survie, des non-dits se constituent fréquemment et sont alors transmis « d'un bloc » aux héritiers. Ils seraient à l'origine de la formation d'un amas dense et opaque, composé de contenus énigmatiques et de traces mémorielles enterrées, restées pourtant bien vivantes chez l'héritier. Ces événements silencieux auraient des incidences funestes et la capacité d'agir « à vie » sa psyché.

Lorsque des traumatismes de ce type ont été transmis en héritage sans transformation aucune, le psychisme des enfants se construit en captivité d'une autre mémoire, ressentie comme étant à la fois étrangère et familière, généralement inquiétante. Dans un tel contexte, comment celui qui hérite de ces silences traumatiques pourra-t-il se construire et évoluer ? Existe-t-il des possibilités de symbolisation et de traductions de ces traumatismes ? Et si oui, de quelle manière peuvent-elles s'instaurer ?

Afin d'étudier les avatars des transmissions traumatiques entre générations, nous travaillerons à partir de ce que la traductrice essayiste Janine Altounian a désigné par « survivance »². Nous explorerons la trajectoire singulière de cet auteur et, à la lumière de sa dernière publication, un ouvrage collectif intitulé : *Mémoires du génocide arménien, héritage traumatique et travail analytique*³, nous envisagerons la façon dont se déploie chez cet auteur un véritable travail de traduction des traumas, relayé par le travail de la langue et de l'écriture. L'architecture de l'œuvre de Janine Altounian permet en effet de saisir la manière dont un sujet peut tâcher de s'approprier et transformer, en vain, des éléments transmis par ses ancêtres rescapés pour s'arracher de la survie.

Plus généralement, c'est l'abord d'une clinique menée auprès d'une population réfugiée qui sera abordée. Elle offre la possibilité de penser l'exercice d'une praxis orientée vers des tentatives de métaphorisation et de traduction des traumatismes, à l'encontre de ce qui apparaît proprement intraduisible⁴. Dans un registre qui se situe en deçà des lois symboliques du langage, que peut « faire » l'analyste ou le psychologue clinicien du matériel traumatique que lui apporte son patient ? Doit-il et peut-il faciliter la traduction de certaines scènes traumatiques pour l'aider à donner du sens aux blancs mémoriels qui lui ont été transmis et auxquels il est enchaîné ? Nous proposerons des pistes cliniques pour approcher la réalité d'une pratique menée auprès d'une population en quête de refuge et de sa descendance.

Le traumatisme en héritage

D'origine arménienne, Janine Altounian est issue d'une famille qui a survécu au génocide perpétré par les Turcs en 1915. Sa famille apatride s'est exilée en France, à

² Janine Altounian situe la survivance à la jonction du psychique et du collectif. Elle définit ainsi cette catégorie : « On pourrait appeler "survivance" la stratégie inconsciente que les survivants d'une catastrophe collective et leurs descendants mettent réciproquement en place, pour reconstruire sur pilotis les bases précaires d'une vie possible parmi les "normalement" vivants du monde où ils ont échoué », ALTOUNIAN Janine (2000), *La survivance. Traduire le trauma collectif*, Paris, Dunod, Coll. « Psychismes », p. 1.

³ ALTOUNIAN Vahram et Janine (2009), *Mémoires du génocide arménien, héritage traumatique et travail analytique*, Paris, PUF.

⁴ Nous nous référons ici au concept d'intraduisible proposé par Janine Altounian et développé dans son œuvre majeure : ALTOUNIAN Janine (2005), *L'intraduisible*, *Op. cit.*

Lyon, dans les années 1920. À cette époque, son père, Vahram Altounian, survivant, est adolescent.

« Bonne élève », Janine Altounian entre à l'Université pour y étudier les lettres. Au cours de ces années-là, elle trouve un jour et « par hasard », comme elle se plaît à le dire, un cahier d'écolier que son père rédigea à l'âge de dix-neuf ans, lors de son arrivée en France après qu'il a survécu à la Catastrophe⁵ : « Tout ce que j'ai enduré de 1915 à 1919 ». À partir de la découverte de ce manuscrit débute pour Janine Altounian une période d'élaboration intense. Elle commence en effet à écrire sans relâche autour de son expérience de fille de survivante. Simultanément à son analyse, ce manuscrit « trouvé » est à chaque fois nouvellement « pétri » par le biais de son travail d'écriture et de ses publications. Tels de l'argile sans cesse remodelée, ses textes éclairent et donnent du sens à certains vécus restés jusque-là innommables.

Bien qu'elle soit essayiste et traductrice (de l'allemand au français), la pensée et l'écriture de Janine Altounian sont imprégnées de psychanalyse⁶. L'auteur a développé toute une conception relative aux transmissions de ce qu'elle appelle les « restes » non symbolisés et traumatiques de parents survivants à leur descendance. Janine Altounian envisage ces dépôts comme ayant élu résidence dans la psyché des héritiers. Cette suspension psychique et territoriale a souvent largement immobilisé leur capacité de devenir propre, déterminant leur trajectoire de vie sur un mode parfois « démoniaque »⁷.

Des possibilités de traduction

La survivance se transmet par les liens intersubjectifs et occupe un rôle organisateur dans la psyché de l'héritier. L'injonction inconsciente des parents rescapés à leurs descendants afin qu'ils demeurent le « porte-parole » de leur histoire se répétera au fil des générations si la présence d'une instance séparatrice n'intervient pas. Car, dans ce cas, ce qui est resté en souffrance chez l'un se répète inéluctablement chez l'autre. Un véritable travail de traduction (du latin *traducere*)⁸, dans le sens d'une traversée d'un lieu à un autre, devra se produire si le sujet issu de parents exilés en souffrance désire évoluer sans être à la merci d'une mémoire autre, captivante, et fréquemment annihilante. Mais ce passage de l'objet traumatique d'un point à un autre ne pourra le délester du poids du trauma que s'il *transite* par un lieu intermédiaire, symboligène⁹. Alors, et seulement à la suite de ce déplacement producteur de symbole, une restitution subjective de l'objet modifié pourra se faire.

Chez Janine Altounian, cette instance symbolique s'incarne dans l'écriture et ouvre à la concrétisation d'une lecture en reste, à l'origine non traduite (pour elle le

⁵ C'est ainsi que l'on nomme le génocide arménien (*aghed, yeghern*), précise K. Beledian, « Traduire un témoignage écrit dans la langue des autres », pp. 97-112, p. 104.

⁶ En plus d'avoir elle-même été en analyse, Janine Altounian est responsable de l'harmonisation des traductions dans l'équipe éditoriale des œuvres complètes de Freud aux PUF.

⁷ FREUD Sigmund (1981), « Au-delà du principe de plaisir », *Essais de Psychanalyse* (1920), Paris, Petite Bibliothèque Payot.

⁸ *Traducere* provient lui-même du latin *transduco* : conduire à travers (« trans » : à travers / *duco* : je conduis), traverser. Au sens propre, la signification de ce terme est initialement : « traverser une rivière ». Puis, il prendra au sens figuré l'idée de : « faire passer d'une langue à une autre ».

⁹ Janine Altounian parle de « dé-portation » d'un lieu à un autre avec toute l'ambiguïté que recèle ce terme (les camps de déportation) pour décrire le déplacement, la dé-portation de « l'effondrement traumatique de l'histoire dans le champ de la représentation dans le registre des mots », *L'intraduisible* (2005), *Op. cit.*, p. 69.

manuscrit du père dans sa langue d'origine) vers la production de nouveaux objets – la création de textes –, en constante évolution, qui favorisent le « renouveau du vivant [dans lequel] l'original se modifie », tel qu'à pu le théoriser Walter Benjamin dans ses réflexions sur « La tâche du traducteur »¹⁰.

À partir de contextes psychiques traumatiques on perçoit combien l'enjeu de la traduction réside au-delà d'une transcription littérale d'une langue à une autre ou encore d'une simple communication. Une fonction de transfert s'instaure, permettant qu'émerge « du » sujet par le truchement de cette opération de traduction. Ce déplacement, ce transfert d'élément, devra avoir lieu pour que les distorsions traumatiques soient traversées et en mesure d'endosser du sens chez le sujet – ou son héritier. D'ailleurs, dans le mot « traduction », on retrouve bien le radical commun aux termes « transmission », « transfert » ou encore « traverse », termes dans lesquels l'idée de se déplacer et de transcender ce que désigne le mot initial apparaît toujours¹¹.

L'instance symbolique qui produit du sens pourra s'incarner par l'entrée du sujet dans une langue autre que la sienne, mais aussi par l'acte d'écriture, la rencontre avec un analyste, bref une instance tierce, de l'Autre qui triangularise ce qui est resté indifférencié, favorisant ainsi la reprise des processus de symbolisation. Pour Janine Altounian, cette fonction tierce s'est incarnée, comme elle-même l'a décrit¹², dans l'Ecole républicaine française de jadis, l'école laïque de Jules Ferry.

Les déplacements dans la langue

Aujourd'hui, au regard de la politique inhospitalière globalisée menée à l'encontre des étrangers en général et des populations en quête d'asile en particulier, le réfugié est souvent exclu et placé en marge du politique. Déterritorialisé, il « se cherche un territoire »¹³ et doit se soumettre à une nouvelle autorité juridique, la déterritorialisation vécue ayant « défait tout ce qu'une territorialisation antérieure avait pu faire »¹⁴. Étant condamné à survivre dans un état de non-lieu territorial et psychique, le réfugié survivant ou descendant de survivant est ainsi acculé à se reterritorialiser juridiquement mais également subjectivement. Ces néologismes proposés par G. Deleuze et F. Guattari¹⁵ expriment avec précision cette nécessaire opération de traduction qui implique un déplacement territorial des affects traumatiques, expatriés d'un lieu à un autre.

¹⁰ BENJAMIN Walter (2000), « La tâche du traducteur » (1923), *Oeuvres I*, Paris, Gallimard, Folio Essais, pp. 244-262, p. 249.

¹¹ Bien que le « s » du préfixe « trans » ait été supprimé dans le terme traduction (comme dans celui de traverse), il est initialement construit de la même façon que les termes « transfert » et « transmission ».

¹² Consulter notamment ALTOUNIAN Janine (1977), « Une Arménienne à l'école », *Les Temps Modernes*, août/septembre 1977, n° 373/374 ; ALTOUNIAN Janine (2003), *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie, Confluents psychanalytiques*, Paris, Les Belles Lettres.

¹³ DELEUZE Gilles, *Qu'est-ce que la philosophie ?* (1991), Paris, Les Éditions de Minuit, Coll. « Critique », p. 66.

¹⁴ SASSO Robert, VILLANI Arnaud, *Les Cahiers de Noesis, Vocabulaire de la philosophie contemporaine de langue française*, « Le vocabulaire de Deleuze », Cahier n° 3, Éditions Vrin, C.N.R.S., Printemps 2003, p. 86.

¹⁵ DELEUZE Gilles, GUATTARI Félix (1995), *L'Anti-Œdipe, capitalisme et schizophrénie* (1972), Paris, Les Éditions de Minuit, Coll. « Critique ».

Dans cette perspective, l'hypothèse de Janine Altounian selon laquelle survivre ne serait finalement possible qu'en « adoptant » une autre langue chez les héritiers de traumatismes¹⁶ s'avère féconde pour penser la clinique des réfugiés. Les déplacements dans la langue rechiffrent peu à peu le trauma et sans même « attendre » les générations ultérieures, favorisent la capacité d'historicisation de l'exilé. Le sujet revenu des limbes doit en effet se « reterritorialiser » dans le langage – et dans la langue – pour « faire » quelque chose de son passé traumatique. Sans quoi, il n'aura pas accès à la création de symbole lui permettant d'exister autrement que dans la survie. Et s'il est empêché dans ses tentatives de traduction du trauma, il ne pourra habiter ni ici, ni là, ni là-bas.

Le pouvoir symboligène de l'écriture

L'ouvrage collectif publié sous les noms de Vahram et Janine Altounian, *Mémoires du génocide arménien, héritage traumatique et travail analytique*, engage les écritures de plusieurs auteurs contemporains, psychanalystes et spécialistes de la question du témoignage. Depuis des géographies et des temporalités variées, tous convergent néanmoins vers un même objet : le manuscrit du père de Janine Altounian. Ce travail « à plusieurs voix »¹⁷, presque clinique, vient poursuivre le modelage textuel évoqué, inauguré par Janine Altounian, édifié à partir de son histoire et de celles d'autres – par le biais de témoignages de survivants et de descendants de survivants –, ainsi que par le truchement de ses allées et venues entre les sciences humaines et les lettres. Cet auteur réalise en effet, et continuellement, des passerelles entre les disciplines et les témoignages d'expériences de survie de rescapés, l'amenant à la « fabrique » d'une théorisation singulière.

De leur côté, les auteurs de cet ouvrage collectif s'attèlent à l'analyse du manuscrit de Vahram Altounian. En créant des liens entre leur texte et celui de Vahram, ils participent eux aussi d'une « reterritorialisation » singulière et solidaire de l'auteur héritière. Grâce à leurs écritures plurielles, leurs territorialités différentes et leurs chemins de traverses effectués entre ce témoignage et d'autres objets de la culture – tels que la littérature, l'histoire ou le cinéma –, leurs propos prolongent et poursuivent le tissage de mots et de sens inauguré par Janine Altounian. C'est comme s'ils continuaient, par leur travail de mise en lien, de l'extraire d'un contexte mortifère lié aux transmissions mutilantes de meurtre de masse.

On remarque que, jusque dans la composition même de cet ouvrage, sont à l'œuvre les procédés de traduction du traumatisme. Ainsi trouve-t-on, entre le texte du père de Janine Altounian et le sien, un article du traducteur du manuscrit de son père¹⁸. La valeur symbolique de l'emplacement du texte du traducteur – entre père et fille – témoigne, dans ce cadre, de l'inépuisable et nécessaire traduction du trauma, en

¹⁶ « L'expérience traumatique doit être parlée par un autre dans la langue de cet autre » écrit Janine Altounian, (2005), *Op. Cit.*, *L'Intraduisible*, p. 128.

¹⁷ L'expression de Janine Altounian « à plusieurs voix » est aussi reprise par les auteurs de cet ouvrage collectif.

¹⁸ Le livre s'ouvre sur le Journal de Vahram traduit en français, suivi de sa version originale (en caractères arméniens dans la langue turque). Suit ensuite le texte de Janine Altounian, « Parcours d'un écrit de survivant jusqu'à son inscription psychique ou Temporalité d'élaboration d'un héritage traumatique », *Op. cit.*, pp. 113-147.

l'occurrence chez Janine Altounian, une « traduction toujours à renouveler, du manuscrit paternel »¹⁹.

Dans cette perspective d'exploration du corps de l'ouvrage, on remarque que les intertitres sont toujours doubles et étendus, tels celui de l'ouvrage²⁰, qui donne à voir l'effort de traduction infini que déploie l'auteur héritière, pour nommer et tenter d'encercler par les mots, ce qui précisément demeure en deçà du langage et de la langue.

Même si les auteurs rassemblés dans cet ouvrage n'ont pas pour objectif, semble-t-il, de cerner le hors-sens du Réel, – ils seraient sinon confrontés à l'impossibilité de le border en intégralité –, ils semblent néanmoins parvenir, conjointement, à l'édification d'une mémoire. À l'inverse d'une langue qui serait devenue mutique, lisse, muette, cet ouvrage tisse du lien avec d'autres, fabrique du différent. En passant d'un texte à un autre et parfois d'une langue à une autre, le procédé de traduction en jeu a pour visée symbolique de refermer la brèche ouverte par le Réel des traumas transmis.

La traduction plurielle, à l'œuvre dans cet ouvrage collectif, s'est ainsi réalisée par le biais de modalités diverses. Cette production de symbole a tout d'abord été inaugurée par la traduction, d'une langue à une autre, du texte du père survivant à la suite de l'impulsion désirante de sa fille. Puis, par son travail d'écriture à elle, enchevêtré et nourri de celui d'autres auteurs. Mentionnons également l'élaboration de théorisations proposées par chacun des participants du livre qui favorise là aussi l'intelligibilité du vécu traumatique. Enfin, l'acte de publication émerge, dans ce processus, tel une ultime traduction de l'auteur héritière.

¹⁹ CHIANTARETTO Jean-Christophe, « Naissance d'un témoignage, témoignage d'une naissance », *Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique*, pp. 169-180, p. 170.

²⁰ Si Janine Altounian a donné comme titre à l'ouvrage : « Mémoires du génocide arménien. Héritage traumatique et travail analytique », elle précise en préambule que cet ouvrage aurait pu s'intituler : « Le génocide arménien dans le Journal d'un père et dans la mémoire de sa fille », *Op. cit.*, p. 5, donnant à voir au lecteur sa recherche permanente pour cerner au plus près ce qu'elle souhaite transmettre.

Publier le texte

La publication du témoignage de son père par Janine Altounian, même s'il a été vécu pour elle comme une « double transgression » – elle le formule ainsi –, en relation d'une part à sa famille orientale traditionnelle et à son père mort d'autre part, se constitue comme un acte qui s'est imposé à elle. À partir de 1975, Janine Altounian publie en effet cinq ouvrages qui tous traitent de cet objet, dont deux ouvrages au moins où elle publie ce texte²¹. Ce ne sera pourtant que dans la dernière publication explorée, que se produira une véritable césure. Plus encore que l'écriture, l'acte de publication semble opérer chez elle à la manière d'une mise en acte de l'élaboration de son vécu traumatique en héritage. Cette initiative fait d'elle la créatrice d'un objet qui désormais lui appartient « en chair et en os ». Car l'auteur, (du latin *auctor*), est bien celui qui est « à l'origine de quelque chose », un « créateur ».²² Il est aussi proprement « celui qui accroît », qui intensifie et potentialise un objet. Et si « la traduction procède de l'original »²³, on voit comment ici la traduction (non pas d'une langue à une autre mais d'une langue traumatique à une autre qui la déleste de ce poids) doit se constituer comme œuvre elle-même pour survivre à l'original et le transcender, afin de lui subsister. Suivre sa propre destinée est la voie qu'ouvre le « constant renouveau » qu'implique la traduction, car loin de se faire réplique, sa visée est d'accéder à « une vie originale et élevée »²⁴. On pourrait dire, toujours en reprenant les propositions de W. Benjamin, que c'est grâce à ce cheminement que « la langue maternelle du traducteur se modifie elle aussi »²⁵, hypothèse qui permet d'entrevoir ici les effets de mutation engendrés par la traduction du trauma dans la langue de l'héritier.

Par l'enfantement d'un texte propre, l'auteur se compromet et prend sur elle une charge, se faisant responsable²⁶ d'un texte désormais traduit, pensé et publié.

En s'autorisant à être *l'autre* auteur de ce livre, Janine Altounian rend la parole à son père. Par le biais de cette publication du texte dans sa langue d'origine (en caractères arméniens) et dans sa langue d'adoption (le français), elle le réhabilite à son tour au rang d'auteur. La publication semble se dessiner chez Janine Altounian comme un nouvel événement fondateur, une assise dans la reconstruction du sens perdu. Dans la perspective d'une transmission du témoignage, mais aussi comme tentative toujours renouvelée d'une mise en lien, livrée à d'autres, est offert, dans diverses langues, ce qui semblait être resté précisément en deçà du langage.

L'hospitalité de la langue

À la manière d'un traducteur, le psychologue clinicien ou l'analyste qui accueille des réfugiés – ou ses héritiers – pourra être le créateur d'un espace tiers pour que le sujet en mal de différenciation, accolé à ses maux traumatiques, accède à une instance

²¹ ALTOUNIAN Janine (1982), « Terrorisme d'un génocide », *Les temps modernes*, 427, 1415-42, et *Ouvrez-moi seulement les chemins d'Arménie. Un désert aux portes de l'inconscient*, Op. Cit.

²² *Trésor de la Langue française*, Dictionnaire de la langue du XIX^{ème} et du XX^{ème} siècle, (Sous la dir. de P. Imbs) (1974), Paris, Éditions du CNRS.

²³ BENJAMIN Walter (1923), *Op. cit.*, p. 245.

²⁴ *Ibid.*, p. 248.

²⁵ *Ibid.*, p. 250.

²⁶ Il est intéressant de rapprocher ici la langue espagnole de la langue française. En espagnol, la responsabilité d'un sujet se dit « hacerse cargo de », c'est-à-dire littéralement « prendre la charge » de quelque chose.

qui produit de l'autre. L'écrasement des différents topos –psychiques, corporels et spatio-temporels – induit par le trauma, « englué » souvent le sujet dans une réalité traumatique au sein de laquelle règne l'indifférenciation. Réintroduire du jeu, du *medium* se dessine comme technique thérapeutique permettant que se redessinent les contours « brouillés » de ses frontières – entre corps, psychisme, mais également entre les champs du juridique et du social. C'est aussi de cette façon-là que les processus de resubjectivation seront à même de (re)naître. La création d'une aire transitionnelle au sens winnicottien d'un espace potentiel, intermédiaire et séparateur, pourra ainsi être générée.

Au sein de l'espace transférentiel, si cet intermédiaire peut s'incarner à travers la figure de l'interprète-traducteur qui traduit d'une langue à l'autre, pour autant, cette fonction de translation n'est pas réductible à cette présence tierce. Au-delà de ce messenger qui aménage ou participe à la création d'un espace intermédiaire, ce sont les allers et retours entre la langue maternelle du réfugié et celle du pays d'accueil, qui sont cruciaux. Offrir un site au sujet dans lequel puisse circuler certaines thématiques culturelles, telles que les mythes rattachés à sa culture d'origine, la façon dont ils croisent – ou non – ceux du pays d'accueil, serait l'une des modalités cliniques qui favoriserait les mouvements psychiques.

C'est pour cette raison que l'inscription progressive de sujets réfugiés dans la langue du pays d'accueil semble essentielle. Si le traducteur-interprète fait office de « transitionnalité » dans un premier temps, laisser venir le sujet à la langue du pays d'accueil pour qu'il *fasse avec* ces nouveaux signifiants lui permettrait d'enclencher les opérations de déplacement qui favorisent la « retransitionnalisation », proposant ainsi un aménagement autre du traumatisme. Les nouveaux codes langagiers réintroduisent de l'altérité là où le sujet a perdu confiance dans le langage. L'usage, l'appropriation subjective d'une langue étrangère – celle-là même qui représente la langue potentiellement sécurisante des vivants ou tout du moins celle « des non exterminables du moment »²⁷ -, ouvrirait aux processus de refoulement. Néanmoins, on s'interroge sur les vertus « tiercéisantes » de la langue du pays d'accueil lorsque celui-ci ne se constitue pas comme hôte mais qu'à l'inverse, il rejette le sujet. Dans ce cas, que peut produire en lui cette langue d'adoption ? Celle-ci conserve-t-elle ses vertus symbolisantes ou devient-elle inhospitalière ?

Pour que ces passerelles langagières ouvrent à des voies resubjectivantes, la langue du sujet ne devra pas être interdite de séjour, sinon aucun arrimage solide ne pourra se construire chez celui qui est déjà en errance juridique et politique.

La langue étrangère « empruntée », dont la fonction est symboligène, renvoie aussi à la question des lieux institutionnels de la culture d'accueil, et en particulier à la place occupée par les centres de soins dans lesquels consultent les réfugiés. Ces structures médico-psychologiques²⁸ se constitueraient, là encore, comme des espaces tiers, « entre-deux langues » et « entre-deux mondes » pour le sujet. D'ailleurs, l'investissement massif par les patients réfugiés de ces institutions aux « alentours médical hors de l'espace/temps traumatique »²⁹ où ils peuvent se mêler aux autres

²⁷ ALTOUNIAN Janine (2005), *Op. cit.*, p. 122.

²⁸ En France un certain nombre de structures spécialisées dans la prise en charge des populations réfugiées accueillent et proposent des soins médicaux et psychiques (on pense notamment à des structures d'accueil telles que le Comede (Paris), l'Association France Terre d'asile (Paris), Forum Réfugiés (Lyon), etc.

²⁹ ALTOUNIAN Janine Altounian, *Ibid*, p. 127.

exilés tout en fréquentant les équipes d'ici, témoignent de la nécessité pour celui qui n'a pas de refuge, de s'inscrire dans ce type de lieux « tiercéisants ».

Ce phénomène s'observe largement lors des rencontres cliniques avec des sujets réfugiés qui, par la relation de transfert et le truchement de la langue d'adoption³⁰, « laissent » émerger des failles langagières qui peuvent créer des points d'accroche thérapeutique pour le clinicien. Envisager la présence de lapsus ou autres « irrptions langagières » comme des émergences inconscientes, et ce, bien que certains de ces patients ne s'expriment pas couramment dans la langue française apparaît fécond. Ces productions linguistiques inconscientes sont favorisées par l'inscription des signes dans un nouveau contexte langagier qui est déclencheur de refoulement et autorise dans le même temps, la levée et le retour de contenus refoulés.

Là où la langue traumatique était lisse et empreinte d'immutabilité, grâce au travail de l'analyse ou de la psychothérapie, par le biais de l'autre-langue, le langage pourra redevenir symptôme et le clinicien, l'interprète à même d'en « faire » quelque chose, s'il estime qu'une telle parole peut être interprétée. Il devra en effet mesurer les risques afin de ne pas interpréter *l'ininterprétable* – le réel – et se prémunir ainsi de faire des interprétations qui induiraient un surcroît de blessures narcissiques pour le Moi et attaqueraient, de cette sorte, la barrière pare-excitative, déjà perforée. Un tel mouvement interromprait également, et brutalement, les clivages psychiques et le fonctionnement défensif protecteur.

Lorsqu'il n'y a pas de tiers-interprète, demander au patient de traduire dans sa langue maternelle des signifiants clés de son histoire est une façon de l'amener à se placer dans une position active de traducteur, en favorisant le déplacement des éléments traumatiques dans un ici et un là, en son nom propre. La dislocation massive qui s'est produite entre le sujet psychique et social à la suite de l'effraction traumatique a souvent bouleversé son rapport au monde. L'émergence d'un lien transférentiel à partir duquel le sujet peut réexpérimenter la confiance en l'autre favorise les processus de traduction.

D'une rive à l'autre

« *Pour que je puisse m'échapper, ils m'ont traversée au moyen d'une pirogue au milieu de la nuit dans le grand fleuve. J'étais entre la vie et la mort* », exprime Juliette, une jeune femme réfugiée du Congo RDC à l'occasion d'une séance de psychothérapie. Dans son rêve, et alors qu'elle fuyait son pays en guerre, elle raconte la façon dont elle vit apparaître sa psychologue qui l'aide et la « *posa* » dans une pirogue pour atteindre la ville sauve, en face, Brazzaville. Pendant que le bateau avançait et qu'elle se dirigeait vers cette rive, elle aperçut au loin son médecin qui la guettait et l'attendait, « *prête à l'accueillir* », dit-elle. Les mots avec lesquels Juliette décrit son rêve rappellent la définition même du témoin-survivant précédemment exposée, rescapé « bloqué » dans cet interstice entre la vie et la mort.

En suivi depuis plusieurs mois au sein d'un centre de soins destiné aux réfugiés³¹, Juliette souffre de graves troubles traumatiques avec hallucinations visuelles et olfactives. Les deux rives évoquées semblent présentifier ici ses tentatives de traduction de ses traumatismes, la pirogue incarnant bien ce lieu intermédiaire qui lui permet de quitter un lieu pour en retrouver un autre. Ce matériel nocturne rend

³⁰ *Ibid*, p. 146.

³¹ Il s'agit du Comede (Comité Médical d'Aide aux Exilés) au sein de l'Hôpital du Kremlin-Bicêtre.

compte d'un effort de nouage entre le souvenir de sa fuite, son exil, et le contenu inconscient relatif aux relations transférentielles en jeu, intermédiaire transférentiel qui favorise cet effort de translation en tant que production de sens.

Ce récit transférentiel rapporté par Juliette témoigne des potentialités psychiques de liaison dont bénéficie la jeune réfugiée pour relier le passé au présent, l'ici à l'ailleurs, le rejet (de sa demande d'asile) à l'accueil. Pour recourir à la consolidation et/ou à la construction d'une passerelle fiable, elle dispose d'un support : un autre humain est là, qui lui délivre l'hospitalité par la langue. Autre-garant, il se fait récepteur de son témoignage et de sa personne.

Lorsqu'un « effondrement territorial et psychique »³² s'est produit, la création de passerelles entre le monde interne et externe, mais également dans une dimension plus spatio-temporelle, entre l'« avant-là-bas » de l'événement traumatique et l'« après-ici », est une entreprise clinique qui peut restituer en partie, de la symbolisation et de la mobilité psychique. En effet, si le sujet reste captif de son présent traumatique il ne sera pas à même de se projeter dans un futur ni d'envisager une existence autre que la survie.

L'« aire intermédiaire » créée par le thérapeute représente un support clinique essentiel qui accorde de l'espace à la culture du patient exilé tout en laissant une place centrale à sa condition d'être universel et singulier. Ces espaces *transitifs* autorisent ses souffrances liées à son vécu actuel, à sa vie d'avant l'exil et parfois aux événements qui ont été douloureux, à trouver une place et à se lier progressivement entre eux. On s'écarte ainsi de méthodes ethnopsychiatriques dont la thérapeutique se centre davantage, voire exclusivement, sur la dimension culturelle du patient. Là, ses douleurs sont traitées au regard de son origine, et le patient apparaît, d'une certaine façon, acculé à rester « collé » à sa terre natale.

Le clinicien contribue à la mise en lien, voire à une certaine mise en sens destinée à ce que le sujet « accroché » à la répétition soit à même de se dégager progressivement des agirs qui le mettent en danger. Les cauchemars souvent répétitifs rapportés par les patients réfugiés viennent dévoiler l'emprise du Réel qui s'accomplit sur un mode « cinématographique » ; ils amènent le clinicien à travailler autour de ces arrêts sur image qui ont été montés à partir des événements traumatiques. Mais il ne s'agit pas pour le clinicien d'effectuer une « chasse aux souvenirs » ou aux images oniriques traumatiques du sujet³³. En revanche, s'inscrire dans une éthique de travail qui favorise une amorce de ré-appropriation des scènes traumatiques jusque-là restées en demeure étrangère pourra être visé. Le processus de ré-intégration subjectif se produit précisément à partir de la relation de transfert : le patient extériorise en partie, et sur le thérapeute, ses objets internes puis les internalise par l'identification projective structurante, après ajustement et amélioration, mais également grâce à la séparation qu'il a pu opérer entre l'avant et l'après événement, qui se confondent dans la répétition³⁴.

Le clinicien n'a ni le pouvoir ni pour but de « détraumatiser » son patient. Mais il dispose d'outils cliniques qui permettent de favoriser la reprise des processus de liaison et donc progressivement d'estomper les clivages. S'il estime que ces derniers peuvent être abaissés sans mettre en danger le patient, il lui restituera des signifiants

³² ALTOUNIAN Janine (2005), *Op. Cit.*, p. 143.

³³ GUILLAUMIN Jean (1979), « Transivité de la mémoire », *Revue française de psychanalyse*, n°4, Paris, PUF, pp. 715-723, p. 716.

³⁴ GUILLAUMIN Jean, *Ibid*, p. 717.

qui auront la vertu de pouvoir le dégager de l'« engluement » traumatique. Tenter, peu à peu « un nouage pulsionnel dans une réintrication au sujet du langage et du langage au corps »³⁵ permet au sujet de s'extraire – partiellement tout du moins – des pulsions mortifères qui hantent son appareil psyché-soma pour récupérer sa capacité de pensée et quelque chose d'une envie de vivre.

Le transfert qui favorise la reprise de circulation psychique vise à la production de représentations, activité qui doit passer par la transformation des éléments hétérogènes en éléments plus homogènes. L'espace psychothérapeutique, en offrant ainsi au sujet la possibilité de « se dire », pourra ouvrir à la fictionnalisation et à la fabrique de versions traumatiques différentes, tentant ainsi de redessiner quelque chose d'une destinée propre.

Enfin, l'une des tâches du psychothérapeute consistera à désidentifier progressivement le sujet d'un statut de victime qui souvent le capture, « donne corps à [sa] vie psychique »³⁶ et l'empêche précisément d'entrer dans une position qui favorise la traduction de ses traumatismes. Pour lui, en effet, se défaire de ce statut est fantasmatiquement périlleux, lui arrachant un semblant d'être qu'il endosse parfois pour renoncer à des tentatives d'élaboration de ce qui lui est arrivé.

En devenant auteur de sa propre histoire et non plus « passivé » par elle, le réfugié ou son héritier pourra redéfinir les contours de son passé et esquisser un là. Dans ce contexte, on entrevoit la manière dont l'exil opère véritablement comme métaphore. Il favorise cette traduction première, d'un lieu à un autre, autorisant le déplacement d'éléments et par là même la fabrique de nouveaux symboles qui portent en eux une existence autre que celle de la survie.

³⁵ AMHIS Yacine (2002), « Le corps pour viatique », *Actualité du trauma*, Paris, Érès, pp. 119-123, p. 122.

³⁶ LAUFER Laurie (2005), « Quand le traumatisme de la perte a plastiqué la mémoire », *La chose traumatique*, (Sous la dir. de F. Chaumon, V. Meneghini), Paris, L'Harmattan, Coll. « Pratiques de la folie », pp. 97-118, p. 106.